



TINTIN

LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

3

C'est dans ce numéro (p. 8) que commencent

LES AVENTURES de DZIDZIRI!





MON COURRIER

Mlle Jean, Janet. — Désire correspondre avec lecteur néerlandais s'intéressant au cinéma, au théâtre, au dessin et âgé de 13 ans environ. Ecrire au journal.

Wafrey. — Puisque les cryptogrammes l'intéressent, nous en ferons paraître d'autres dans le journal. Amicalement. Planquart Christian, Ixelles.

— Aimerais correspondre avec un collectionneur de timbres du Congo. Ecrire au journal. Beeckmans Willy, Etterbeek. — Il arrive parfois qu'une coquille nous échappe. Je te félicite de l'avoir remarqué. Reçois aussi nos excuses.

Vit argent, Liège. — Désire correspondre avec une petite fille de 11 à 13 ans aimant la lecture et le sport, et habitant la Suisse ou le Congo. Ecrire au journal.

Meeus Dominique. — Bravo pour ta lettre et merci pour les nouvelles que tu me donnes des albums « Tintin ». Mon amical bonjour.

Henneton Lise-Thérèse, Malm. — Oui, tu peux m'envoyer des devinettes. « Le Sphinx d'Or » continuera longtemps encore à t'enthousiasmer. Amitiés.

Nolf Jean-Marie, Melle (Gand). — Ta maison est bien jolie ! Rassure-toi : la tour de Pise n'est pas sur le point de s'écrouler. A toi.



Vive le savon "TINTIN"

Tes amis, Tintin, Haddock, Tournesol et les Dupond n'emploient que ce savon ! Fais comme eux : lave-toi au

SAVON DE TOILETTE TINTIN

C'est un produit Palmajino.

SILENCE!

On télévisé !...

Ceux d'entre-vous, les amis, qui nous ont accompagnés, certains jeudis après-midi, aux studios de télévision d'un grand magasin du centre de la ville, n'ont pas oublié l'atmosphère de chaleur, de lumière et de nervosité qui y régnait, tandis que se déroulaient les jeux de pronostics et de devinettes organisés par « Tintin » devant le micro et la caméra.

Un jury, composé d'une vingtaine de jeunes lecteurs du journal, avait été réuni à l'intérieur du studio, et c'est devant lui qu'une demi-douzaine de nos amis devaient se produire. Aveuglés par les projecteurs, intimidés par cet énorme appareil qu'un technicien manœuvrait devant eux comme un tank, ils répondaient tant bien que mal aux questions que leur posait le speaker.

Ce fut une belle exhibition, joyeuse, courageuse, et couronnée de succès. De succès, et de prix aussi, car le meilleur recevait, en fin de séance, un bel album de « Corentin ». Vous pensez s'il régnait dans le studio une belle émulation à l'annonce de ces récompenses !

Or, un jeudi, je fus le témoin d'une petite scène, en apparence quelconque, mais qui, à mes yeux, révélait un beau caractère et une généreuse sensibilité. Une série de questions avait mis en présence quelques garçons qui, au fur et à mesure des éliminatoires, ne furent bientôt plus que deux. Un dernier interrogatoire fit sortir le vainqueur, et le jury l'acclama.

C'est alors que le concurrent évincé eut ce geste charmant et si rare : il applaudit, lui aussi, celui qui venait de remporter la palme. Ne trouvez-vous

pas cela admirable, les amis ? Pour moi, c'est l'image que j'ai emportée de ces exhibitions des lecteurs de « Tintin » devant le micro et la caméra de la télévision : un jeune garçon félicitant le vainqueur d'un tournoi dont lui-même avait fait les frais.

Voilà un vrai chevalier, n'est-ce pas ?



Tintin

TINTIN Le journal de tous les jeunes de 7 à 17 ans
Administration, Rédaction et Publicité :
Bruxelles, rue du Lombard, 24. — Editeur-Directeur : Raymond
LEBLANC. — Rédacteur en chef : André D. FERNET
Imprimerie : Etablissements VAN CORTENBERGH,
12, rue de l'Empereur, Bruxelles.



MON COURRIER

Destrycker Jean, Uccle. — Tu dois répondre à nos enquêtes de « Vous avez la parole » lorsque nous posons la question et non pas lorsque nous publions les réponses. Alors, il est trop tard. Compris ? A bientôt.

Barbier Michel, Tisseit. — Félicitations pour ton long message chiffré. Il n'est pas nécessaire que tu sépares les mots ni que tu appliques la ponctuation. Amicalement à toi.

ARBRE DE NOEL DE « TINTIN »

HUITIEME LISTE DE SOUSCRIPTION

Ont versé 320 fr. : les élèves de 10^e de Saint-Louis, Bruxelles.

A versé 300 fr. : Lucy de Camps.

Ont versé 100 fr. : Jean-Philippe de Boe; Mme Zitting; M. Diels; Daniel Janssen; Nelly Bara; Jean-Claude Jonniaux.

Ont versé 60 fr. : R. et E. Verstraete.

Ont versé 50 fr. : Guy Mourlon-Beernaert; René Vergesny; Maurice et Evelynne Craenhals; Denis Remi; Paul Walthery; Etienne et Michel Vanhove; Jean Van Rooy.

A versé 30,15 fr. : Rosalba Zanini, Turin.

Ont versé 25 fr. : Roland Duval; Raymond Meys.

Ont versé 20 fr. : Michel Leininger; José Jeandrain; Yvon Grad; F.E.R. Van de Walle; Daniel Polet; Mathieu Talmasse; L. Morimont; Yvonne Glad; Robert Vandewalle; Jean Cordier; Claudine Raimond; Ch. Fauville; Gilbert Marbens; Erik Vermeire; Monique Wihard.

A versé 15 fr. : Edouard Dewandre.

Ont versé 10 fr. : Michel Weber; Janine Wildershoven; Jean-François Leccocq; Jeannine Goeffort; Francine d'Oultremont.

A versé 5 fr. : Jacques Wauters.

Total de la 8 ^e liste	1.899,45
Listes précédentes	24.386,—

Total à ce jour 26.285,45

De plus, la section catholique du haut de Forest nous a fait remettre un colis de vêtements, jouets et bonbons.

A tous les amis de « Tintin », un grand merci.

Les aventures de BOUBOULE et NOÏRAUD : CHASSE « A COURRE »



Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Une nuit, le château du valeureux chevalier Conrad est attaqué par une bande de brigands. Le jeune garçon, qu'ils avaient contrainct à les aider, alerte le chevalier...

Je m'en vais dire deux mots à ces truands !

Prenez garde, Messire ! Ils sont six !

Bah ! Ils ne me font pas peur. Reste ici, mon petit, pendant que je m'occupe de cette valetaille !

Bonsoir, mes amis ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

N'essayez pas de jouer au plus malin, Messire ! Nous voulions votre anneau !

Ah ? Vraiment ?... Eh bien, venez le chercher !

Ce poignard aura raison de votre morgue, seigneur Conrad !...

Mais avant que le gredin ait pu l'atteindre, Conrad exécute un bond en avant et renverse son antagoniste d'un solide coup de poing...

... qui l'envoie choir au milieu du groupe partibataire

Au suivant !...

Hep, le Borgne !... Fils en douce et grimpe sur le perron, par derrière. Maitrise le gosse, puis, tandis que nous amuserons notre homme de ce côté-ci, approche-toi de lui et fais ce qu'il faut !... Va !

Le Borgne gagne le perron sans être vu du chevalier...

... qui a fort à faire avec les cinq autres brigands.

Cette plaisanterie n'a que trop duré, messieurs !

Diable ! Quelle poigne !...

MAIS
A L'INSTANT
OU LE
CHEVALIER
CONRAD
LAISSE TONBER
LE BANDIT
DANS
LE VIDE,
LE BORNE,
QUI S'EST
APPROCHE
A PAS
DE LOUPS,
BONDIT
SUR
NOTRE HÉROS...

(A suivre.)

"VILAIN CANARD."

Illustré par A. D'OLTRIMONT. — Dessins de François GRAENHALS.



DEPUIS quelques semaines, les canards sauvages étaient descendus sur les marais. Le printemps approchait et les nids se cachaient sous les joncs. Ce matin, la dernière aiguillette de glace avait fondu, et Monsieur Canard, en prenant son bain matinal, s'était réjoui de trouver l'eau moins froide. S'étant ébroué, il retourna en hâte auprès de son épouse, qui avait dû, exceptionnellement, renoncer à son plongeon quotidien, une coquille brisée, un doux frou-frou sous ses plumes, lui ayant annoncé l'arrivée au monde des bébés canards tant attendus. Demain, conformément à la tradition, les enfants s'en iraient tous à l'eau, et Papa Canard les compterait fièrement. Mais d'ici là, ils devaient rester au chaud.

— Ils sont nombreux, remarqua Maman Canard, comme le soir tombait; ils remuent tous à la fois!

Après un souper léger de grenouilles et de limaces, les parents s'endormirent jusqu'à l'aube silvante.

★

— Un, deux, trois, quatre... disait Monsieur Canard en se rengorgeant.

L'une après l'autre, dix-sept petites boules jaunes suivirent leur maman dans l'eau du marais. Mais, brusquement, Monsieur Canard sursauta et se frotta les yeux. Qu'est-ce que c'était que cette informe masse grise dressée sur deux bâtons, qui fermait la marche?

— Mes aïeux! glapit-il. Qu'ai-je donc fait pour avoir un tel fils?

Le phénomène avait rejoint ses frères et ses sœurs sur l'eau, où il évoluait avec aisance. Lorsqu'elle le découvrit, Maman Canard, elle aussi, fut consternée. Qu'allait dire le peuple des canards en voyant un caneton aussi laid? Il avait trois fois la taille de ses frères et de ses sœurs. S'il allait les battre? Mais « Vilain Canard » ne manifestait aucune intention belliqueuse. C'étaient au contraire ses frères qui le maltraièrent et l'injuraient.

— Coin, coin, qu'il est laid! Coin, coin, aucune cane ne voudra l'épouser plus tard! Coin, coin!

Plusieurs semaines passèrent. Au milieu de ses frères et sœurs, qui passaient des heures, chaque jour, à lustrer leurs premières plumes vertes et bleues, Vilain Canard restait un objet d'horreur: une masse grise et duveteuse, sans une plume.

★

Déjà au-dessus du marais passaient les bandes de canards, qui volaient vers le Sud. On entendait leurs appels:

— Venez, venez, vers le soleil, vers la chaleur et la joie! Venez, venez! Coin, coin, coin!

Par un beau clair de lune, Papa Canard, Maman Canard et leurs enfants s'envolèrent à leur tour. A son réveil, Vilain Canard se trouva seul; on l'avait abandonné! Le marais s'était couvert brusquement d'une mince couche de glace. Il aurait bien voulu partir, lui aussi, mais, à sa grande honte, il ne savait pas encore voler. Chaque fois qu'il s'y essayait, il retombait lourdement dans la boue collante.

— Sans doute, pensa-t-il, résigné, ce que mes frères appellent le bonheur se trouve-t-il pour moi, ici, dans ce marais, parmi les limaces et les grenouilles.

Une vieille poule d'eau prit le malheureux sous sa protection. Et l'hiver passa.

Au printemps suivant, les canards revinrent.

— Coin, coin, coin, qu'il est laid! railèrent-ils en s'abattant sur l'eau dans un grand bruit d'ailes.

Vilain Canard se sentait fort à présent, et de taille à se défendre. Mais il ne voulait pas se battre. Il s'éloigna tristement, parce qu'il savait qu'il était affreux. Un matin, en faisant sa toilette au bord d'un étang, il s'était contemplé longuement dans l'eau. Grand, gros, juché sur deux pattes énormes tournées

en-dedans, le corps couvert de plumes sales, non, vraiment, il n'était pas beau à voir. Depuis lors, lorsqu'il buvait, il fermait les yeux...

Depuis plusieurs semaines déjà, il savait voler. A l'automne suivant, lorsqu'il voulut s'approcher des jeunes canes qui se pavanaient, elles le chassèrent toutes à la fois, comme un intrus.

Puis, de nouveau, un soir d'octobre, tous les canards désertèrent le marais, et l'hiver revint. Grâce à son expérience de l'année précédente, Vilain Canard ne manqua de rien. Il avait acquis une force prodigieuse, il connaissait chaque jonc du rivage, et il trouvait toujours à manger.

A la fin des frimas, bien avant que reparussent les canards, trois oiseaux inconnus firent escale sur l'eau du marais. Vilain Canard n'en avait jamais vu de plus beaux. Leurs plumes étaient aussi blanches que la neige qui scintillait encore, là-bas, au sommet des montagnes. Leur vol était puissant, leur force incroyable. Après avoir un moment contemplé sans oser les aborder ces nouveaux-venus à la majesté royale, Vilain Canard fit timidement quelques pas vers eux; à sa grande surprise, les étrangers l'accueillirent poliment, et le considérèrent tout de suite comme l'un des leurs.

Puis, un jour, avec ses nouveaux amis, Vilain Canard partit très haut, très haut dans le ciel, certain d'avoir enfin trouvé la joie, le bonheur et l'amour.

★

— Maman, maman! Viens voir! dit le petit garçon. Hier, il y avait trois grands cygnes tout blancs sur le marais. Aujourd'hui, il y en a quatre!

— Maman, maman! Viens voir! dit le petit garçon...



Les PECHEURS de PERLES

Van Jesselton, commandant du vaisseau hollandais l'« Amaranth », est venu jeter l'ancre près des côtes de l'île de Ceylan. Il invite à dîner le Gouverneur de l'île et son ami, puis les entraîne dans sa cabine...

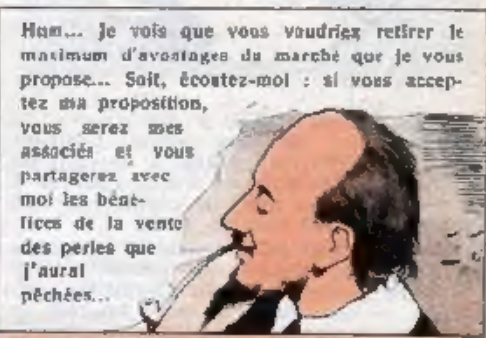


Voici : Je vous offre de traiter avec moi sur un plan tout à fait personnel, c'est-à-dire à l'insu de nos gouvernements respectifs. En fait, vous êtes les maîtres de Ceylan : eh bien, cédez-moi le droit de pêcher des huîtres sur une partie de la côte...



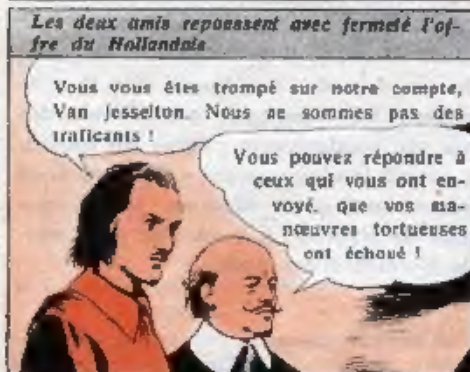
Monsieur, vous savez parfaitement que nous n'avons pas le droit d'accepter !

Seul le Vice-Roi a ce pouvoir... et il ne fera rien qui soit contraire aux intérêts de notre pays !



Ham... Je vois que vous voudriez retirer le maximum d'avantages du marché que je vous propose... Soit, écoutez-moi : si vous acceptez ma proposition, vous serez mes associés et vous partagerez avec moi les bénéfices de la vente des perles que j'aurai pêchées...

Mais, en dépit de son éloquence, Jesselton n'entame en rien la loyauté foncière de Manrico et de Perez...



Les deux amis reposaient avec fermeté l'offre du Hollandais.

Vous vous êtes trompé sur notre compte, Van Jesselton. Nous ne sommes pas des trafiquants !

Vous pouvez répondre à ceux qui vous ont envoyé, que vos manœuvres tortueuses ont échoué !

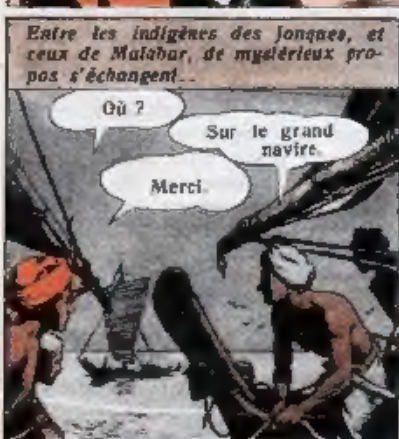


Prenez garde, Messieurs ! Nous avons d'autres arguments pour vous convaincre. Nos navires sont armés !

Van Jesselton bondit sur ses pieds, ses yeux étincellent de colère.



Pendant ce temps-là, près de la côte, une flottille de jonques légères vient de doubler le cap Rohary, et s'approche des bargues qui entourent le bateau de Malabar...



Entre les indigènes des jonques, et ceux de Malabar, de mystérieux propos s'échangent...

Où ? Sur le grand navire. Merci.



Puis, les jonques silencieuses glissent vers l'« Amaranth »...



... où les officiers et marins hollandais boivent et chantent joyeusement.

Le commandant... a dit de veiller !

Oui, nous veillerons... ce barillet de bière... Nous le veillerons... jusqu'à ce qu'il soit vide !...



Cependant, dans la cabine de Van Jesselton, la conversation prend un tour dramatique.

Vous nous menacez !

Sachez que nous ne nous laisserons pas si vite intimider ! Vous pouvez en informer ceux qui vous ont chargé de cette mission !...



Ha ! Ha ! Ha !

Vous oubliez que vous êtes déjà mes prisonniers, Messieurs !



Cependant, une ombre glisse l'une des jonques, et grimpe le long d'un cordage jusqu'à la fenêtre de la cabine de Van Jesselton...

(A suivre.)

Jeudi prochain : LES INDIGENES A LA RESCousse !...



MERMOZ

héros de légende

LE 9 mars 1929, à dix heures du matin, Mermoz, ayant Collenot derrière lui, quitta le terrain de Copiapo. Il monta par lentes spirales à l'altitude limite que lui permettait son appareil : 4.200 mètres.

Rien ne peut faire sentir le caractère d'interdiction absolue que présente cette barrière colossale — la Cordillère des Andes — qui réunit la terre au ciel, et qui fermée, murée, sans faille ni fissure, semble arrêter à son flanc l'univers.

Cette barrière, Mermoz voulut la prendre en défaut. Longtemps, très longtemps, il croisa, il rôda devant elle. Toute sa vigilance, toute son intuition, il les employa pour surprendre dans cette enceinte formidable le défaut, la fente, par où son avion du bout de l'aile gauche au bout de l'aile droite pourrait se couler. Il ne trouva pas.

« On peut passer les Andes utilement pour la ligne à 4.500 mètres, se dit Mermoz excédé par sa croisière inutile. Et moi je ne dispose que d'un plafond de quatre mille deux cents. »

Mermoz s'entête cependant. Il ne renoncera pas à Copiapo. Ces trois cents mètres d'altitude qui manquent à son appareil, il les obtiendra en se servant des courants ascendants. Ainsi espère-t-il qu'une vague d'air le soulèvera au-dessus de la muraille et qu'il pourra la franchir. Il lutte avec le ciel. Il lutte avec la montagne. Vainement. C'est par miracle qu'il échappe à la mort lorsque, aspiré par un courant descendant, son frêle avion touche le sol.

Mermoz et Collenot se regardèrent avec un profond soupir. Dans cette première minute, la joie et la stupeur de vivre encore, de vivre tout de même, les emplit entièrement. Elle fut fugitive. Mermoz n'avait-il pas simplement reculé leur mort de quelques heures, et quelles heures !

Ils étaient sur un plateau en pente

douce cerné par des ravins profonds. Tout autour, dans un désordre fantastique et grandiose, scintillaient les croupes, les cimes, les arêtes et les pics. Un désert de neige et de pierres s'étendait à perte de vue. Et un silence, un silence sans nom.

Il faisait un froid de -15 degrés. Ni Mermoz, ni Collenot n'avaient songé à emporter de provisions. Ni l'un ni l'autre n'avaient de vêtements chauds. Et l'appareil était inutilisable.

Ils décidèrent de l'abandonner et ils se mettent en marche vers l'Ouest, vers le Chili. Espèrent-ils vraiment se sauver ainsi ? Non. Jamais la Cordillère n'a rendu les pilotes égarés dans ses plis. Ils se ravisent.

— Collenot, dit Mermoz, il faut réparer le taxi.

— Je vais essayer, Monsieur Mermoz.

Leurs voix résonnaient singulièrement dans le silence surnaturel. Ils se mirent au travail. Il faudrait avoir l'expérience et le don d'un mécanicien génial pour dénombrer et comprendre les gestes que fit Collenot, ses trouvailles, ses inspirations, et comment il arriva à redresser le train d'atterrissage, remplacer la béquille, assurer la solidité du fuselage, rendre inoffensives les avaries du moteur.

La nuit pleine de lune n'arrêta pas ce labeur de songe épais. Le froid engourdisait les mains des deux hommes et brûlait leurs corps. La faim les affaiblissait. A l'aube, Collenot moins résistant que Mermoz, commença de subir les effets du mal de montagne. Il saigna du nez et des oreilles. Des étourdissements le firent vaciller. Pourtant, il n'arrêta pas son labeur durant toute la journée qui suivit. Le soir, il n'avait pas terminé. Le froid, cette nuit-là, fut plus vif encore. A demi gelés, exténués de faim, la tête bourdonnante, Mermoz et Collenot se couchèrent dans la cabine des passagers.

Le lendemain, enfin, l'appareil réparé tant bien que mal, ils décidèrent de partir. Mais comment décoller en cet endroit hostile ?

Le plateau sur lequel se trouvait l'appareil descendait en pente douce. Cette pente fixait inexorablement l'axe du départ. Il fallait lancer l'avion sur la déclivité naturelle qui lui donnerait force et vie. Mais cette déclivité aboutissait à un ravin dont le bord opposé et situé un peu plus bas que la plate-for-

JOSEPH KESSEL, l'auteur de « Mermoz » dont il existe une édition pour la jeunesse (Hachette), est né en Russie en 1898. Aviateur et journaliste, il a mis son expérience vécue au service de ses reportages et de ses romans. C'est par « L'Equipe » qu'il se



fait connaître au grand public. Il publie aussi : « Les Captifs » et « Les Coeurs purs ». Tous ses ouvrages, d'un relief dramatique intense, exaltent l'aventure de la vie et la poésie de l'action.

Ami de Jean Mermoz, il a évoqué en un livre admirable la vie de celui qui devait être le premier à conquérir les Amériques par la voie des airs. De cette vie passionnante comme un roman, nous avons extrait quelques pages où Kessel nous conte l'accident survenu à Mermoz, tandis que celui-ci tentait de franchir, à bord d'un frêle monomoteur, la Cordillère des Andes.

me formait obstacle. Puis venait un autre ravin et un troisième dont les bords allaient toujours s'abaissant. Mermoz savait que, parvenu au bout de la pente, son avion n'aurait acquis ni la vitesse, ni la puissance nécessaires pour survoler ces trois degrés. Il avait donc repéré à la surface de chacun une étroite bande à peu près plate qu'il toucherait de ses roues pour rebondir de l'une à l'autre comme sur autant de tremplins et plonger enfin dans la mince vallée qui bleussait au fond.

Mermoz ne se demanda pas un instant si l'appareil soutiendrait ces chocs après les réparations de fortune. Il fallait sauter. Il sauterait.

Et c'est ainsi que ces deux hommes, qui depuis cinquante heures n'avaient rien mangé, presque pas dormi, tentèrent l'aventure la plus extraordinaire que l'aviation eût enregistrée jusqu'à ce jour, et la réussirent par le miracle de leur volonté, de leur intelligence et de leur courage surhumain.

Mermoz, le visage pareil à un masque, sentait chaque tressaillement de l'appareil dans sa chair. A deux mains, il appuya sur le levier de profondeur, tomba dans la vallée, sentit s'éveiller à la vie les molécules de l'appareil, vira sur l'aile pour éviter le flanc de la montagne qui venait à lui avec une vitesse incroyable, redressa, remonta. Il était maître de l'avion, du ciel, du monde.

A midi, Mermoz était à Copiapo.

Ceux qui l'ont vu atterrir m'ont dit que son visage et celui de Collenot étaient méconnaissables. Sous la barbe qui les rongeaient, le froid n'en avait fait qu'une plaie.



LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET
DESSINS DE

Hassan et Kaddour ont découvert un complot contre Bonaparte. Mais en quittant le quartier général des conspirateurs, ils se font arrêter par deux cuirassiers...

JACQUES
LAUDY

Et un peu plus tard...

Je n'ai jamais vu d'idiots aussi obstinés que ces deux cuirassiers. Nous prendre pour des voleurs !

Et refuser de vérifier nos dires !



Quand je pense que ces affreux conspirateurs s'apprêtent à assassiner le Premier Consul ! Que faire !

Oui, par le turban du prophète, que faire ?



A ce moment-là, un grave personnage arrive à l'Elysée.



C'est Fouché, le mystérieux ministre de la police.



S'inclinant en silence, Roussin, le serviteur qui veille sur Bonaparte, lui ouvre la porte de son maître.



Ah, vous voilà, Fouché ! Quoi de neuf dans Paris ?

Salut, citoyen Premier Consul !



Tout est calme, et mes agents tiennent la situation parfaitement en main...

Les Vendéens auraient-ils donc désarmé ? Les Jacobins se seraient-ils donc résignés ?... Incroyable !



Pour le moment, toutes ces têtes chaudes ne bougent plus !



Cela me semble trop beau pour être vrai, mon cher ministre.



N'est-ce pas votre gloire qui décourage les mécontents ?

Je ne partage pas votre optimisme, mais... j'espère que vous avez raison.



Or, pendant ce temps-là, les conspirateurs arrêtent les derniers détails de leur action...



... tandis qu'Hassan et Kaddour, impuissants, rongent leur frein...



Mais soudain...





Les Aventures de DZIDZIRI

ROMAN INEDIT DE
FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS
D'ALB. WEINBERG



PASSAGER CLANDESTIN

On l'appelait Dzidziri : nul ne savait à la vérité comment le surnom était venu à Gérard : premier balbutiement ? Appellation comique donnée par un camarade ? Ou, plutôt, ce cri qu'il lançait lorsque, avec les copains, il imaginait quelque aventure sensationnelle ?

Une Aventure avec un A majuscule. Car Dzidziri, chef incontesté de tous les galopins du quartier, était un rêveur : un rêveur d'action ! Il ne détestait rien tant que méditer ; en revanche, il fallait le voir quand il s'agissait de fabriquer de toutes pièces l'attaque de la

alors, Dzidziri : c'était là qu'il se révélait plus grand que les plus grands, jamais en défaut : il était partout à la fois ; bouche, pieds, mains, tout son corps participait ; il n'était plus que hurlements, tapements, claquements : il était la bombe et la mitrailleuse, le tank, le sarbacane ou l'arc : il était tout...

Et peut-être Dzidziri était-il tout cela avec autant de ferveur parce qu'il se sentait tellement dépourvu dans la loge de concierge qu'il habitait : non d'ailleurs que son oncle Amable Saupranaud, le garde républicain, fût mauvais homme ; non que sa tante Gabrielle fût méchante. Non ! Tout bonnement Dzidziri se trouvait solitaire, se rappelant mal — si

on avait une telle vie intérieure en ses quatorze ans, pourquoi il rêvait du jour où il pourrait légalement s'évader.

Pour l'instant, le rêve sous ses yeux se cristallisait. Sur le champ d'aviation, où l'aurore dessinait des silhouettes confuses, où erraient des autos tous phares allumés, on apercevait la masse hardie de l'avion.

Cet avion, depuis des semaines, Dzidziri n'avait de pensées que pour lui. L'appareil était devenu quelque chose comme un dieu : un dieu dont il eût connu les molasses rouages. Il avait lu dans les journaux maints articles : ainsi savait-il la répartition des locaux, l'emplacement de la soute à bagages, du bar à l'extrême-arrière du fuselage, le système permettant aux quatre-vingt-seize fauteuils de se métamorphoser en couchettes. Il avait pris place — en rêve bien sûr ! — au poste de pilotage, appuyé tel bouton, vérifié les cadrans dont le jeu extraordinaire l'enthousiasmait. Il avait tenu le manche, senti l'énorme machine frémir, doucement s'ébranler, prendre la piste d'envol, et fracassant l'air de ses huit réacteurs, décoller... Dzidziri avait piloté le « Normandie des Aîres » — comme on avait surnommé le nouvel avion — orgueil de la construction française, aboutissement des recherches des meilleurs ingénieurs, après des années d'efforts.

Ah ! les merveilleuses heures vécues par Dzidziri au huitième étage de la maison, assis sur le toit, les pieds dans la gouttière, étreignant un vieux manche à balai, et menant au-dessus des continents « son Normandie » !... Maître des dieux ! Maître des tempêtes, des orages, des vents !... Les autobus cornant dans la rue à ses pieds, n'étaient pas le grondement des vagues ? Les cris égosillés de tante Gabrielle...

— Gérard !... Gérard... saard...

Mais n'était-ce pas l'une des trois hôtesse de l'air qui invitait le « pilote » Dzidziri à absorber le repas frugal qu'on venait de lui préparer ?...

Et, dans le matin blouissant la nuit, l'avion était là, devant le garçon. Il l'avait fréquemment approché : jamais comme dans cette aube. Parce qu'aujourd'hui le F-ZNBA allait effectuer son premier vol interpotaire. La grande boucle autour de la terre ! Et non dans le sens des parallèles : en survolant les deux pôles, en affirmant ainsi que le « Normandie des Aîres » serait capable,

sans escale, sans ravitaillement, d'effectuer ces quarante mille kilomètres...

Quarante mille kilomètres ! Dzidziri entendait encore le maître à l'école de la rue Vauvenargues : « la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre... » Et l'avion, lui, volerait quatre fois dix millions de mètres !...

On affronterait les chaleurs de l'équateur, les glaces des pôles, et l'on reviendrait se poser en triomphateurs sur cette même piste d'où l'appareil allait tout à l'heure partir.

Dzidziri apercevait des groupes. La clarté de ce matin d'été montrait les membres de l'équipage discutant, répondant aux questions des reporters. Les opérateurs d'actualités avaient avancé leurs cameras. Et l'on entendait :

— Ici... Non, venez tous. Les pilotes, les mécanos, les radios. Mais bien sûr, les hôtesse de l'air également...

Un homme se tenait un peu à l'écart : pensif, il examinait l'énorme machine. C'était lui qui en avait conçu les lignes hardies, faisant ressembler l'appareil à quelque gigantesque squalo dont les nageoires inférieures se fussent métamorphosées en ailes. On l'appela :

— Monsieur Hage-Davricourt !

Il s'approcha, rejoignit l'équipage. Les opérateurs braquèrent des projecteurs.

Comme hypnotisé, Dzidziri avait franchi une barrière — il ne se souvint jamais comment — et s'approchait. Lui, ce n'était ni le cinéma ni les reporters qui le passionnaient : l'avion seul comptait.

L'avion, et cette porte ouverte au haut de l'escalier roulant. Il avançait. Il avançait ! A quoi songeait-il ? Avait-il un but ?

Personne ne regardait de son côté. Il bondit, franchit l'escalier-passerelle, se trouva dans l'appareil. Dans le « Normandie » ! Et il regardait, comparait les photos admirées dans les magazines avec la réalité, adaptait son rêve à la vision tangible.

Soudain, il y eut un bruit de voix au dehors. On allait le surprendre, le chasser !... Non ! Il se précipita vers l'arrière : il y avait là, derrière le bar, une petite soute à vivres. Il s'y enferma, se tassa sous une toile de sac. Et ne bougea plus.

Dix minutes plus tard, dans le hurlement forcené des réacteurs, le « Normandie des Aîres » décollait. Les spectateurs criaient, applaudissaient.

Dzidziri, immobile sous le sac qui le dissimulait, se pinça la peau jusqu'au sang : non, il ne rêvait pas...

Jeu prochain :

TORNADO !...



Personne ne regardait de son côté. Il bondit, franchit l'escalier-passerelle.

diligence par les Indiens Comanches ou la remontée de l'Orénoque, à moins que ce ne fût un « grand cirque aérien », où des parapluies brisés figuraient les Mustang opposés aux Yak que représentaient deux bouts de volige cloués en croix — sans oublier l'intervention des superforteresses personnifiées par une lessiveuse rouillée tenue aux anse par ses « pilotes »... Ah ! certes oui, il fallait le voir

même il se rappelait — les traits d'une maman perdue trop tôt, d'un père qui n'était pour lui qu'une photo et un diplôme sous verre... Et puis, Dzidziri, d'instinct, parce qu'avec « sa bande » il se bourrait souvent aux agents du quartier, détestait l'uniforme d'Amable et la moustache de Gabrielle. Voilà donc peut-être pourquoi le gar-

Quel sport choisir?...

La chance — je dis bien : la chance — veut que je sois assez souvent en contact avec les jeunes élèves d'une école. Ils ont d'abord considéré d'un air très réservé ce monsieur assez fat pour participer quelquefois à leurs jeux. Puis, la confiance venant, ils ont consenti à l'accepter parmi eux. Enfin, ils en sont venus à me demander :

— Quel sport ferais-je ?

C'est, à quelques années près, la question que me posent parfois certains lecteurs de « Tintin ». Je vois donc bien que je ne pourrai y échapper, et qu'il me faut répondre. A ceux-ci comme à ceux-là, je dirai :

— Attache-t-on la charrac avant les bœufs ?

La perplexité se lisait à cet instant sur le visage de mes jeunes interlocuteurs, je leur donnai l'explication de cette réponse en apparence sybilline.



PRÉPARATION DE BASE

On les connaît, les jeunes enthousiastes ! A peine ont-ils enfoncé leur vélo ou chassé les « kets » de basket, qu'ils rêvent déjà d'être les égaux de Fausto Coppi ou de Furlong.

Ne les contrarions pas.

Mais il faut bien leur dire que — sauf exceptions très rares — on ne naît pas champion : on le devient.



Pour devenir un champion, il faut attaquer le travail à la base, ne pas se lancer dans le sport avant d'avoir échauffé ses muscles. Pour tout dire, il faut commencer par faire de la culture physique.

Quelle affreuse grimace se peint dès lors sur les jeunes visages ! La culture physique ? Penh !



SPORTS DE BASE

Je sais bien que la culture physique n'est pas très amusante. Aucune chose utile, nécessaire, n'est tout à fait amusante. On ne s'amuse pas non plus à faire ses devoirs de l'école. Pourtant, les devoirs, c'est la culture physique de l'esprit.



Bien qu'en fait, rien ne puisse la remplacer complètement, on peut lui choisir des sports dits « de base » qui sont — en somme — une « culture physique jouée ». Ces sports de base sont la natation, l'athlétisme et le basket-ball qui préparent le corps à tous les autres sports.

La natation, d'abord. Sport de souplesse, peu violent, qui ne fatigue pas les jeunes cœurs, apprend à respirer (oui !) et développe la capacité pulmonaire. La capacité pulmonaire est aux hommes ce que le cylindre est aux voitures : une 3.000 cm Alfa-Roméo ira plus vite qu'une 1.500 Simca. Essayez donc, d'abord, d'accroître votre « cylindrée » !

L'athlétisme, ensuite. J'entends l'athlétisme complet : sauts, lancers, course, qui développe harmonieusement tous les muscles, et qui a cet avantage de se pratiquer en plein air.

Le basket, enfin, qui est peut-être bien la culture physique jouée idéale développant la rapidité, les réflexes, le coup d'œil, l'adresse et le souffle.

Alors, et alors seulement, vous choisirez le sport dans lequel vous

vous spécialisez. Vous y arriverez parfaitement prêt, armé physiquement et — en très peu de temps — (si vous avez un peu de dom) vous arriverez à des résultats que vous n'auriez jamais atteints sans la préparation que vous avez suivie.

Mais quel sport choisir ? Insisterez-vous.

A cela, une seule réponse : celui qui vous plaît. Dès l'instant où vous avez suivi la préparation que je vous indique, toutes les voies vous sont ouvertes avec le maximum de chances de succès.



LA COMPÉTITION

Mais il ne faut pas se lancer trop tôt dans la compétition. Seize ans — quoi qu'en disent les augures qui affirment : quatorze ! — seize ans, dis-je, est un bon âge. Attaquer trop tôt la compétition use le corps et la volonté. Ceux qui commencent à courir trop jeunes ne « durent » pas.



En voulez-vous des exemples ? Willy den Ouden, la jeune Hollandaise, championne d'Europe à treize ans, abandonnait le sport de compétition à vingt ans. Il en fut de même pour presque tous les jeunes champions trop précoces.



A QUOI PEUT-ON VOIR QUE L'ON PEUT DEVENIR UN CHAMPION ?

Indépendamment de ce qui précède, on peut voir assez tôt si l'on a des dispositions physiques pour devenir un bon athlète. En règle générale, remarquez-le, les

veinettes sont assez grandes, ont de longues jambes fines, une musculature longiligne, une poitrine profonde qui révèle un bon « moteur » pulmonaire. Je dis « profonde » et non « large ». On peut avoir une poitrine large, mais peu profonde, peu « épaisse ». Par contre, on peut avoir une poitrine qui n'est pas exceptionnellement développée en largeur, mais qui cache des poumons amples, profonds, de grande capacité.

Les jambes, surtout, ont leur importance : si les vôtres sont longues, pensez aux sports de détente, de vitesse. Si elles sont plutôt massives, si vous avez une solide « assiette » de base, pensez au football, au ski, au hockey sur glace, aux sports qui exigent un solide équilibre. Combien de jeunes ont choisi un sport qui ne convenait pas à leur morphologie, alors qu'ils eussent peut-être réussi dans une autre branche mieux adaptée à leurs possibilités physiques !

Et puis, il y a le cœur.

Tous les grands champions, à de très rares exceptions près, ont un cœur lent. Zatopek, Coppi, Reiff, et le fameux noir Roy « Sagar » Robinson ne dépassent pas cinquante-huit pulsations à la minute au repos. Le cœur des enfants bat plus vite que celui des adultes. Toutefois le cœur — souvenez-vous en — est un muscle qui s'entraîne et se perfectionne comme un biceps, un deltoïde, un jambier intérieur, un abdominal.

Voici : le petit cœur est terminé. Il aura peut-être été ennuyé ; mais, je le crains, attls à ceux de mes jeunes compagnons qui rêvent des lauriers olympiques.



Coca-Cola vous présente d'étonnantes aventures :

La course au trésor



Après des semaines de voyage, voici l'île convoitée.

Les corsaires s'élancent à terre...

...laissant au dernier homme le soin de faire sauter le navire. (A suivre.)

LA CLEF DE BRONZE

TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

M. Lambique et le Plongeur Masqué sont à la recherche de Bob et Bobette, enfermés dans la grotte de Mocano. En arrivant près de la porte de bronze, nos amis se trouvent nez à nez avec les trois bandits...



Mais avant que les bandits aient pu esquiver un geste, le Plongeur Masqué a sauté du haut de l'escalier dans le torrent qui coule en contre-bas.



Rongeur, Yvan! Vite, allez voir en bas! Comme il n'a pas d'appareil respiratoire, il devra remonter à la surface. Pour ma part, je garde celui-ci à l'œil.



En effet, à l'instant précis où Rongeur et Yvan arrivent au bord du cours d'eau, le masque du Plongeur émerge... Rongeur ouvre le feu.



Enfin, nous allons savoir qui est ce mystérieux personnage...



Malédiction! Il s'est joué de nous! Il a coiffé une méduse de son masque, et il a continué à nager sous l'eau... Il ne peut pourtant pas être allé bien loin!



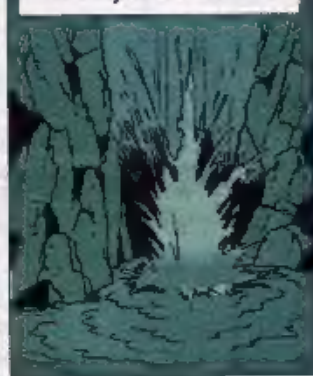
Cependant, talonné par la curiosité, Brocca est entré dans la grotte en poussant Monsieur Lambique devant lui.



Le cours d'eau passe ici également... et là où le Plongeur Masqué a réussi, rien ne me fera échouer!



Notre ami se laisse choir dans l'abîme, et disparaît...



Durant un instant, Brocca étudie les lieux... Puis il éteint sa lampe et, dans l'obscurité, s'approche silencieusement du torrent...



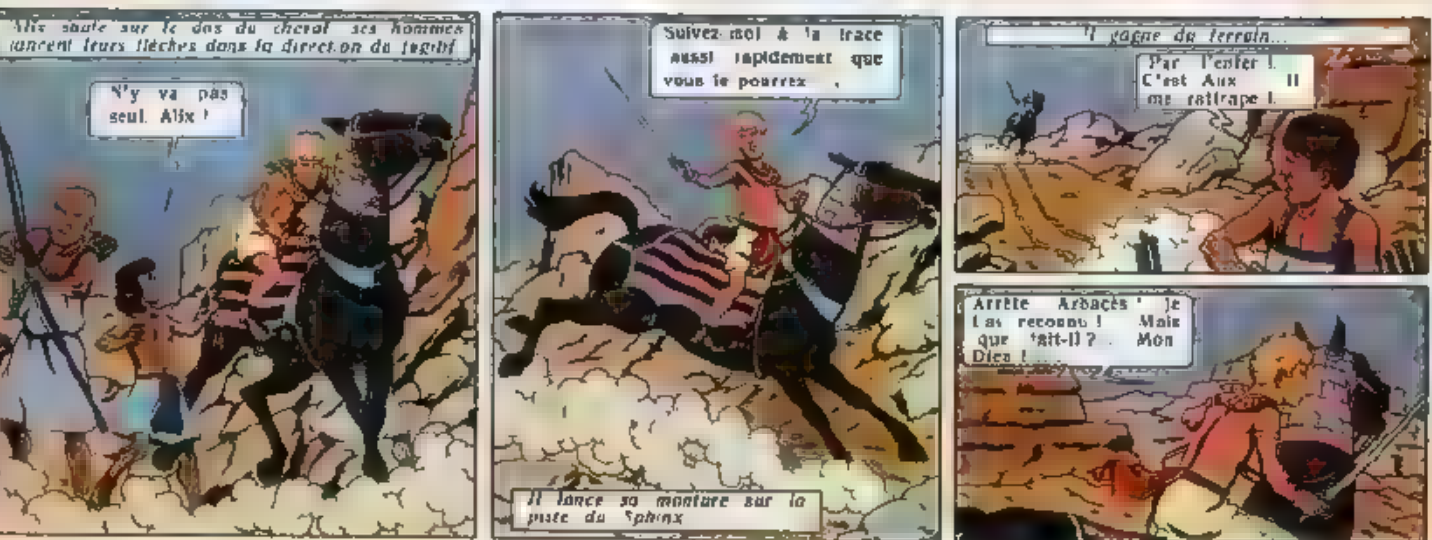
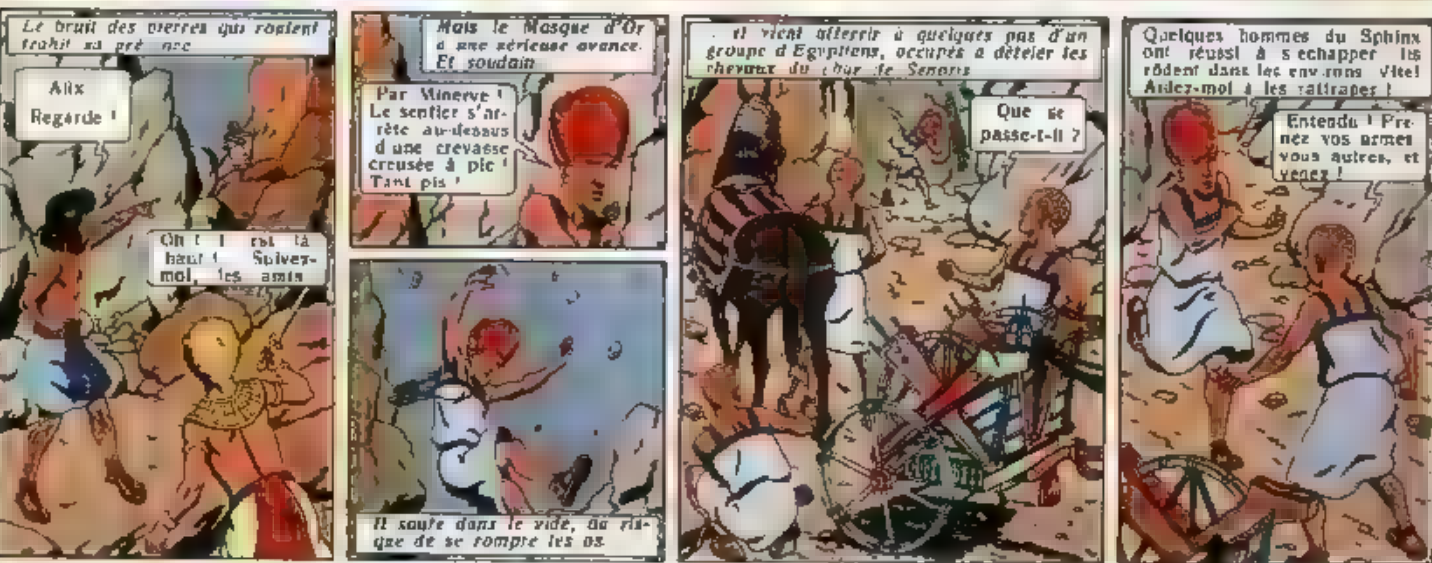
Mon bonhomme s'imaginerait qu'il va me brûler la politesse, mais je lui réserve une petite surprise!

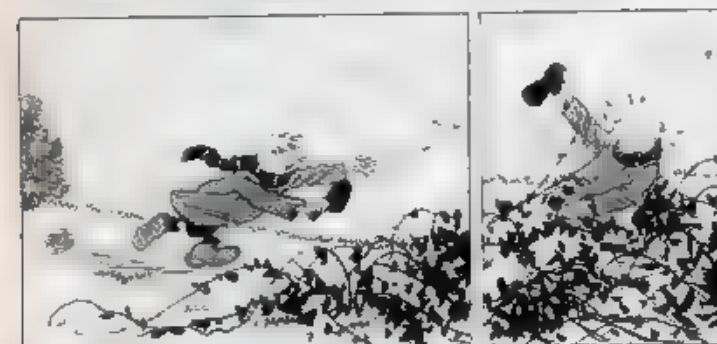
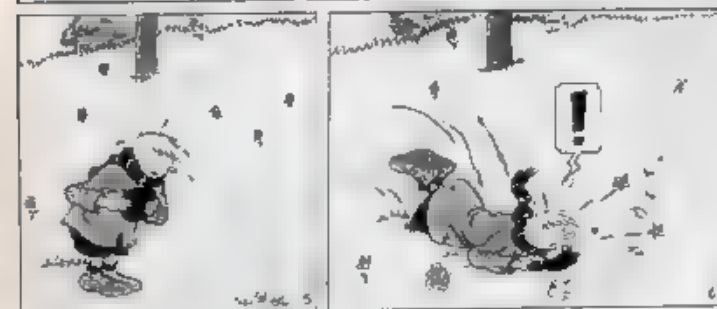
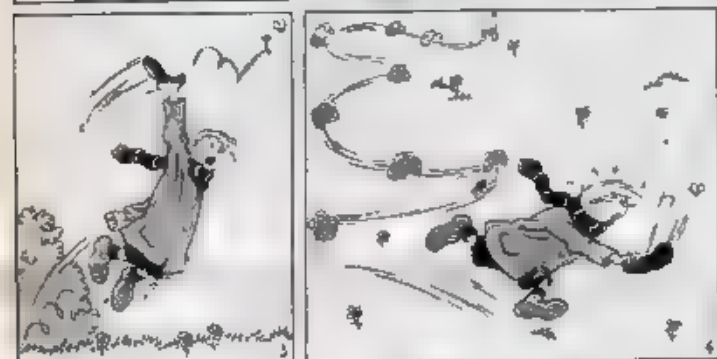


Ouf! Je ne l'entends ni ne le vois plus!... Me voici en sûreté!...



(A SUIVRE.)





TIMBRES TINTIN

Comme nous vous l'avions promis, voici la liste des primes qui vous sont offertes par le TIMBRE TINTIN :

	Nombre des points.
1. Cinq séries de 40 vignettes « LE ROMAN DU RENARD ». Par série (1)	50.—
2. Carnet de décalcomanies TINTIN, reproduisant en couleurs les principaux personnages de HERGE, carnet « A », 15 sujets (2)	50.—
3. Carnet de décalcomanies TINTIN Idem. carnet « B », 22 sujets	60.—
4. Deux séries de 5 cartes postales en couleurs, dessinées par HERGE, par série	70.—
5. Pochette spéciale de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE, avec sujets variés	80.—
6. Coquet fanion TINTIN, pour trottinette, vélo ou voiture (double face, 3 couleurs)	100.—
7. Joli compendium de papier à lettre TINTIN, illustré par HERGE	150.—
8. Portefeuille TINTIN (article en cuiralcine avec décoration TINTIN et MILOU	200.—
9. Puzzle TINTIN. Scènes originales sur bois, dessinées par HERGE	350.—
10. Jeux de cubes TINTIN, création de HERGE
11. Abonnement spécial au journal « TINTIN » ou « KUIFJE » (10 numéros)	450.—
12. Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, dessinée par HERGE	500.—

(1) La série 1 contient les vignettes de 1 à 40, la série 2, de 41 à 80, etc. Indiquer clairement quelle série vous désirez.

(2) Disponibles : « Le Trésor de Rackham le Rouge », « Tintin en Amérique », « L'Île Noire », « Le Crabe aux pinces d'or ». Indiquer : carnet « A » ou carnet « B » et le titre.

Nous vous rappelons que ces TIMBRES figurent déjà sur les savons TINTIN, de PALMARINA,

les toffées et bonbons, les chocolats, et les biscuits de VICTORIA et bientôt vous les trouverez sur de nombreux autres produits.

ENVOYEZ LE NOMBRE VOULU DE POINTS A

TINTIN
BRUXELLES.
Service T..

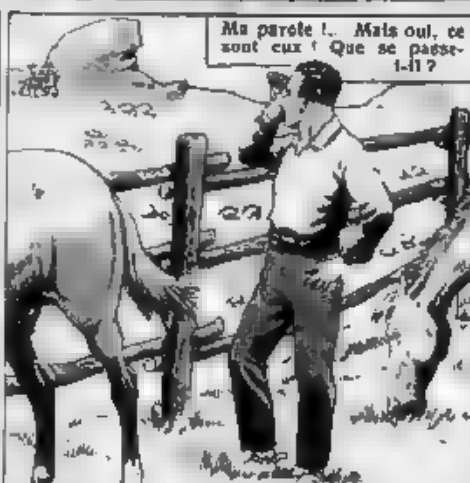
en indiquant clairement le cadeau désiré, sans oublier votre adresse.



ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallie

Callway qui a été chargé de chasser les Indiens, a une dispute avec Tony. Heureusement, celui-ci parvient à s'enfuir avec Ramon.



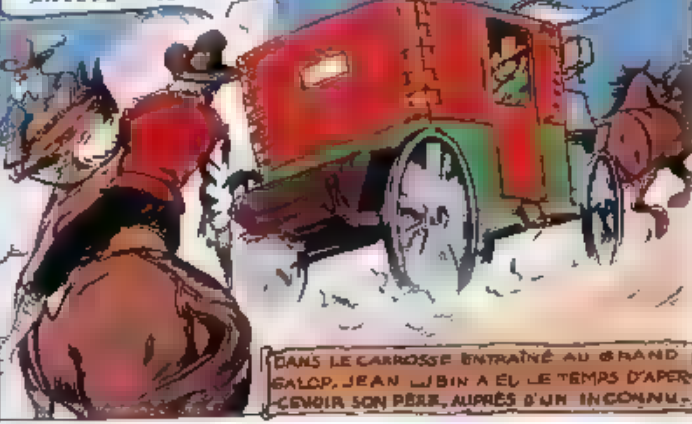
Le Fils du Maître de Poste

Jean Lubin et ses amis sont portés à la recherche du maître de poste Pierre Lubin qui a été enlevé. Le petit groupe rattrape bientôt les ravisseurs.

LA LUTTE SOUTENUE PAR L'ARIVIÈRE ET GRANDISEL CONTRE L'ESCORTE DU CARROSSE EST NÉGLIGÉE. POURTANT L'ARIVIÈRE FAIT MORDRE LA POUSSIÈRE À UN CAVALIER...



C'EST MON PÈRE !!
MAIS POURQUOI L'A-T-ON ENLEVÉ ??



DANS LE CARROSSE ENTRAÎNÉ AU GRAND GALOP, JEAN LUBIN A EU LE TEMPS D'APERCEVOIR SON PÈRE, AUPRÈS D'UN INCONNU.



REVENU AUPRÈS DE SES COMPAGNONS, JEAN ARMÉ D'UN PISTOLET, TOUCHE UN ADVERSAIRE.



MAIS TANDIS QUE L'ARIVIÈRE REÇOIT UN COUP D'ÉPÉE QU'IL TRAVERSE LE BAS DROIT, LE CHEVAL DE GRANDISEL, TUÉ D'UN COUP DE PISTOLET, S'ARRÊTE ENTRAÎNANT SON CAVALIER.



AINSI LES HOMMES DE L'ESCORTE PEUVENT S'ENFUIR, NON SANS QUE GRANDISEL À TORDRE LA TÊTE, AIT ENCORE JOUÉ DU PISTOLET.



NOUS NE LES JURONS QUE PAR LA RUSE !!

JE N'AI SERVI À RIEN !!

SI NOUS SAVIONS SEULEMENT OÙ ILS VONT !

INTERROGEONS LE BLESSÉ !!



IL EST EN BIEN MAUVAIS ÉTAT !!

PARIS !! ...PARIS !!

ILS ESSAIENT D'INTERROGER LE BLESSÉ TOUCHÉ PAR JEAN LUBIN. CELUI CI EST MORIBOND, MAIS AVANT DE MOURIR, IL MURMURE UNE INDICATION.



AINSI RENSEIGNÉS, NOS AMIS SE REMETTENT EN ROUTE, LAISSANT LE CHEVAL DU MORT.



LES QUATRE COMPAGNONS SONT ARRIVÉS À L'AUBERGE DE "LA MULE BLANCHE" DONT LE PATRON LES ACCUEILLE CORDIALEMENT.



EN SOUPANT DANS UNE PETITE SALLE, LES QUATRE AMIS DRESSENT UN PLAN DE BATAILLE.

Le Corsaire Noir

Devisé
par
F. CHIFFET



Chaque homme se charge d'un léger fagot de branchages pour traverser plus facilement le marais. Puis, les deux colonnes s'avancent hardiment vers les fortifications.



Hommes de la mer, en avant !

Aussitôt qu'elles atteignent le marécage, les canons du fort se mettent à tonner.



Courage camarade ! Vous aurez la victoire !

Ceux qui sont touchés par la mitraille espagnole s'enfoncent dans la boue.



Enfin les corsaires atteignent la terre ferme. Ils se regroupent.



En avant !

Les chefs lancent leurs hommes à l'assaut. Une batterie espagnole tombe entre leurs mains.



Par les cornes du diable ! Encore une batterie.

Elle tombera comme la première !

Cependant le Corsaire Noir s'écarte un peu avec Carmaux, et étudie le terrain.



En avant ! Emportons-nous de la deuxième batterie. Après, la route du fort sera libre !



Mais une pluie d'obus accablait les filibustiers, qui sont obligés de se replier et se réfugient dans un bois.



Tachons de rejoindre L'Olonèse. Son assaut semble avoir mieux réussi que le nôtre !

Ainsi le Corsaire Noir, choisissant une poignée d'hommes parmi les plus braves, les entraîne avec lui pour contourner l'obstacle.



Houïrah ! Voici du renfort !

Hein, L'Olonèse, nous ne sommes que douze. Les autres ont dû se replier...

Ils se joignent au second groupe des assaillants.



Tant pis ! Nous attaquons quand même. Mais nous allons simuler la fuite afin de faire sortir les Espagnols.

Excellente idée !



Snêt dit, snêt fait. Les corsaires feignent une attaque du fort, puis une retraite en débâcle. L'ennemi donne dans le piège, et s'élance à leur poursuite, quittant les fortifications.



Alors les filibustiers font brusquement volte-face : c'est le corps à corps endiablé, la lutte sans merci.



Entretemps, les corsaires qui s'étaient réfugiés dans le bois se sont ressaisis. Ils accourent prêter main forte à leurs compagnons. Les Espagnols reculent. Déjà le combat s'est rage à l'intérieur du fort.

Nabluk

l'Esquimau

TEXTE ET DESSIN DE

FRANÇOIS CRAENHALS

IL s'agit alors de placer les objets usuels dans des niches intérieures, à portée de la main, de manière à rendre inutile presque tout mouvement.

Enfin, lorsque Nabluk allume la petite lampe à huile de phoque, il adresse un sourire satisfait à Komok.

— Voilà ! tout est terminé ! Etends-toi, bois ton thé, mange et dors ! Tu l'as bien mérité !

Le croiriez-vous, au bout de quelque temps, les deux hommes sont incommodés par la chaleur ; ils doivent enlever leurs manteaux, à cause de cette petite mèche de lichen qui brûle dans un peu d'huile de phoque. Mais une fois que Nabluk a soufflé la mèche, le froid arctique reprend ses droits et leur haleine gèle sur leurs visages avec un bruit de cuir qui se déchire.

Au matin le père et le fils se mettent en route. Nabluk précède Komok ; de temps à autre, il se penche sur un ancien trou de phoque, puis sur un autre. Enfin, il s'arrête.

Je vais attendre ici ! Toi, essaie ailleurs !

Komok est au comble du bonheur ; il s'installe au bord d'un trou par lequel le phoque doit venir respirer. Les heures passent. La pointe du harpon solidement fixée sur le bâton par la corde qui est enroulée à son poignet, le jeune Komok se tient prêt à frapper.

Mais, trahieusement, le froid l'engourdit, la brise lui blanchit le nez et le menton. Par deux fois déjà, il a été obligé de se frotter le visage avec de la neige. Il s'impatiente, lorsque tout à coup, il entend craquer la fine couche de glace qui s'est formée au fond du trou. Il frappe de toutes ses forces, mais le marteau lance mal son harpon qui se fiche dans la glace de la paroi. Affolé, il regarde autour de lui. Non, il n'y a pas d'autres trous d'air dans les parages ; si le phoque est vraiment à bout de souffle, il doit revenir ici, et alors... En effet, Komok entend un frottement, la bête, rendue méfiante, hésite, mais bientôt, poussée par la nécessité, elle soulève timidement la glace. Les yeux du jeune homme brillent. À peine a-t-il vu une petite tache noire émerger des glaçons, qu'il frappe mal, soudain il se sent entraîné vers le trou. Il tombe ; il n'a que le temps de s'accrocher, de sa main restée libre, au bord de l'entonnoir. Alors commence la lutte entre Komok et le phoque blessé à mort. Bientôt les tractions de la bête se font plus faibles, puis cessent complètement. Komok amène sa victime sur la glace. Oh !... Il croyait tenir un monstre redoutable, et ce n'est qu'un tout jeune phoque qu'il a tué !

Il en est là de ses réflexions, lorsqu'un appel de son père le fait accourir. Nabluk lui montre l'horizon.

— Regarde aussi loin que tu peux voir ! Là-bas, c'est la mer. Il y a des animaux sur la plage. Allons-y, mais observe-moi et imite scrupuleusement tous mes gestes.

Komok acquiesce, intrigué. Jamais il n'a vu un feu pareil briller dans le regard de son père.

Nabluk et son fils Komok sont partis à la chasse au phoque. Le jeune Komok veut de construire un igloo...

Pendant quelque temps, ils courent, pliés en deux, puis ils se jettent à terre. Alors Nabluk se livre à un étrange manège. À plat ventre, il imite à s'y méprendre la reptation du phoque.

Avec attention, Komok observe tous les mouvements de son père, qui, les pieds serrés, les mains aux hanches,

avance d'un mouvement ondulatoire, lent et régulier. À son tour, il met en pratique ce singulier mode de locomotion. Deux cents mètres plus loin, il doit s'arrêter : les muscles de son ventre et de son cou lui font mal. Il regarde s'il est encore loin des bêtes, et ses yeux s'agrandissent. Il comprend maintenant l'excitation de Nabluk, là-bas, parmi les phoques, il y a sept morse. Komok se fait petit, aussi petit que possible. Nabluk, plus entraîné, continue son pénible chemin, les yeux fixés sur le chef de bande, un mâle colossal aux énormes défenses. Tuer un morse de sept mètres, cela signifie de la graisse, du cuir et de la viande pour une bonne partie de l'hiver. Depuis que les Blancs, avec leurs fusils, leur font une chasse acharnée, il n'en reste guère. C'est une chance inespérée pour un Esquimau que de pouvoir tuer un de ces mastodons.

Nabluk, maintenant, n'est plus qu'à une dizaine de mètres de l'animal, son cœur bat à se rompre. Le morse est puissant et courageux !

Komok se hâte, une expression terrifiée sur le visage. Non, ce n'est pas possible, son père qui lui paraît minuscule, ne va pas affronter ce gigantesque animal !

Et pourtant... D'une brusque détente, Nabluk a bondi sur ses pieds, sauté sur la bête et plongé son couteau dans son flanc.

Sur la plage, c'est la débâcle générale. Mais avant que le mâle ne soit complètement immobile, Nabluk court vers un deuxième morse et recommence la même opération. Tout cela a duré si peu de temps que son fils arrive maintenant seulement à sa hauteur. Il s'est choisi quelques phoques de belle taille, auxquels il a coupé la retraite, et, après un bref combat, il ajoute à son palmarès trois pinnipèdes gras à souhait.

Nabluk et Komok prennent alors un repos bien mérité. Ah ! les belles heures qu'ils ont vécues ensemble !

Tous deux soupèsent les défenses du mâle. Pour cacher sa légitime fierté, Nabluk se lamente :

Ah ! je me sens vieux !... J'aurais pu, si j'avais été plus habile, en tuer le double !

Komok le regarde, étonné.

— Mais avec cette bête nous n'avons plus à craindre l'hiver !

Et les deux hommes rient comme s'ils avaient entendu la plus délicieuse plaisanterie du monde.

Brusquement, ils s'arrêtent ; des aboiements leur parviennent et bientôt ils aperçoivent six traîneaux qui glissent vers eux. Ce sont les chasseurs de la tribu, qui, inquiets du départ subtil de Nabluk et de Komok, se sont lancés sur leurs traces.

D'un geste large, les chasseurs leur montrent les bêtes étendues sur la banquise. Et les nouveaux venus, sans s'attarder à de vaines palabres, se mettent à à besogne. Les couteaux débient les bêtes en énormes quartiers. Le cuir et les défenses sont remis aux deux héros ; la viande est empilée d'un côté, la graisse de l'autre.

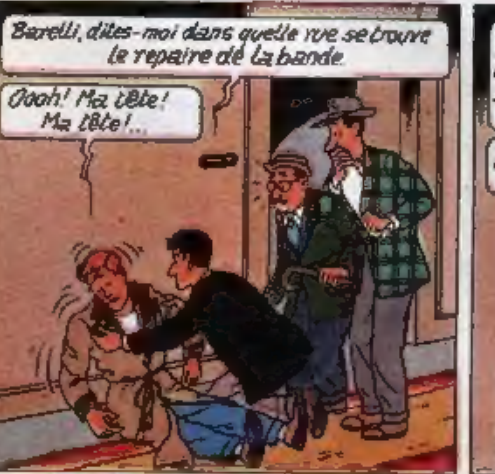
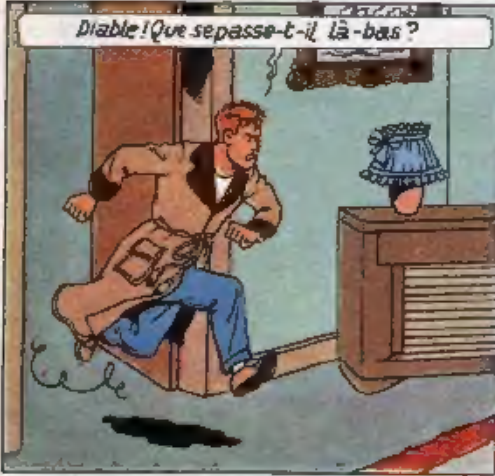
Nabluk se sent complètement réhabilité. Pour de longues années encore, il restera l'« INUIT », c'est-à-dire l'HOMME par excellence.

FIN.

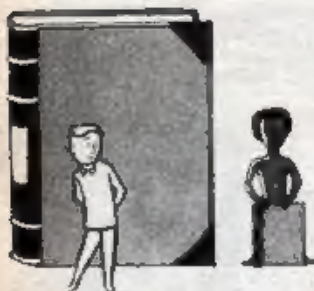
Le chef de bande, un mâle colossal aux énormes défenses.



TEXTES et DESSINS



DES MOTS... DES MOTS... DES MOTS!



Comparé avec le français ou l'anglais, le vocabulaire des Arantas est extrêmement réduit. Il ne comprend que 400 à 500 mots.



ROA - T - OT - CO

PISANG

PISANG
PISANG



POURQUOI les hommes parlent-ils tous des langues différentes ? Pourquoi le Français dit-il, par exemple, frère, et l'Italien fratello, alors que leur ancêtre commun, le Romain, disait frater ? Et ce mot-là a manifestement la même origine que le Bruder des Allemands, le broeder des Néerlandais, le brother des Anglais et même le brat des Russes. Petit à petit les langues se morcellent en dialectes sous des influences mystérieuses, et ceux qui parlent ces divers dialectes finissent par ne plus se comprendre entre eux. Il en résulte l'effroyable confusion actuelle.

De tous les hommes, les plus primitifs sont certainement les Australiens de l'intérieur des terres, notamment les Arantas. Leur vocabulaire est incroyablement réduit : il ne comprend que 400 à 500 mots.

UN vocabulaire primitif n'est pas nécessairement simple. En Kamilaroi, un autre dialecte australien, il existe des quantités de mots pour désigner des objets particuliers, mais aucun pour désigner une idée générale. Il y a notamment des douzaines de noms pour qualifier toutes les espèces de serpents, les noirs, les bruns, les zébrés, les cornus, etc., mais aucun pour désigner un serpent quelconque. Il existe neuf mots pour désigner la noix de coco à ses divers stades de maturité, mais aucun mot ne signifie simplement noix de coco.

DANS la douzaine de dialectes que l'on parle aux îles Andamans, chaque substantif est défini par rapport à une des 7 parties du corps. Ot-co signifie la tête, t-ot-co, ma tête. Puisque canot se dit roa, proue se dit dès lors roa-t-ot-co. Ainsi ap-

pelle-t-on également la main, la tête du bras, et le pouce, la tête de la main.

AUX îles Fidji se parle la langue la plus impénétrable qui soit. Les phrases sont bourrées de sons et de mots intraduisibles qui servent uniquement à rendre le récit intéressant. Le nom des objets change avec leur nombre. L'ndundu, une dizaine de canots, bota, une centaine de canots. Bura, dix noix de coco, selavo, cent noix de coco.

LE malais est extraordinairement simple au point de vue grammatical. Les verbes sont toujours à l'infinitif. Pour former un pluriel, on répète deux fois le singulier. Pisang, une banane, pisang-pisang, des bananes.

Toutes les conversations se déroulent d'une manière pompeuse à la troisième personne. Les vieux mots « sabaya » (esclave) et tuan (maître), tiennent lieu de « je » et de « tu ». Il est grossier de se servir du pronom kœé (tu).

EN Eskimo un seul mot a le sens de toute une phrase, mais ce n'est qu'un mot puisque les syllabes qui le composent n'ont pas de sens, si on les isole du verbe. Chaque syllabe modifie subtilement le sens des précédentes. Ainsi Takelertag - tainogtog signifie « après l'avoir cherché pendant longtemps, enfin il le trouva ».

LES langues africaines sont encore plus compliquées. Elles comprennent 21 classes de substantifs et d'adjectifs. 12 cas, 4 pluriels et, ce qui n'arrange rien, des tonalités expressives qui changent la signification des phrases. Ces tonalités indiquent notamment la négation. Dit sur une note qui

s'infléchit vers le haut : « Je vais vous tuer », signifie « Je ne vais pas vous tuer ». Ce qui est assez différent. Une mauvaise connaissance de la langue peut être dangereuse, on s'en doute.

LE langage des Boschimans de la forêt africaine comprend de nombreux cliquements de langue comparables au tut-tut que nous prononçons par dépit, au tak-tak que grand'mère laisse échapper quand nous faisons une tache sur la nappe ou au bruit que nous émettons pour faire avancer un cheval. Les Boschimans se servent de 36 cliquements de ce genre. Ce qui est difficile pour l'Européen ce n'est pas de les prononcer, mais de les incorporer correctement aux mots.

LES six langues les plus répandues dans le monde sont dans l'ordre : le chinois, l'hindoustani, l'anglais, le russe, l'espagnol et l'arabe. Les deux premières sont parlées, chacune, par 400 millions d'êtres ; l'anglais par 200 millions seulement, mais 500 millions d'individus le comprennent. Le russe est parlé par 100 millions de gens, mais il en est 80 millions qui s'en servent incidemment. L'espagnol est utilisé par 100 millions d'hommes ; l'arabe par 60 millions.

Le français est dans une situation particulière : il n'est la première langue que de 50 millions d'individus, mais cinq fois plus de gens l'ont adopté comme seconde langue.

En connaissant sept langues, dont cinq indo-européennes, on trouvera à qui parler dans n'importe quelle grande ville du monde. En en connaissant dix, on a beaucoup de chances de se faire comprendre partout.

JE VAIS VOUS TUER



TSK - FSK KIAK
HOUE F PSSHH
KUIK GLOD
TUT

Les six langues les plus répandues : le chinois, l'hindoustani, l'anglais, le russe, l'espagnol et l'arabe.



En connaissant 7 langues, on trouvera à qui parler ?



FRERE

FRATELLO

FRATER

BRÜDER

BROEDER

BROTHER

BRAT





Allo! Allo! le Monde vous parle!

LE METIER DE PHOTOGRAPHE AERIEN N'EST PAS UNE SINECURE



SAVEZ-VOUS que pour photographier une région de 25 km. sur 40 km., le pilote et le photographe doivent tourner dans le ciel durant cinq à six heures? S'ils volent à une vitesse moyenne de 250 km./h., cela leur fait 1.500 km. de vol sans interruption!

De plus, les séances de pri-

ses de vues aériennes exigent du pilote une très grande attention; en fait, leur réussite dépend de l'exactitude avec laquelle il aura fait évoluer son appareil, par rapport au point à photographier, durant les opérations. Un écart de plus d'un degré avec le cap à suivre, ou de 10 mètres en hauteur fausse les dimensions des photos. De sa cabine de contrôle, l'observateur-photographe ne cesse de lui transmettre, par téléphone, ses indications sur la position à prendre.

Enfin, dans nos contrées, l'aérocartographie se peut se pratiquer qu'en hiver, car le feuillage des arbres empêche de distinguer clairement les voies et les routes sur les photos.

LA T.S.F. DANS UN PETIT CHAPEAU !

VOUS l'avez deviné ! Il s'agit d'une invention américaine ! Ce radio-chapeau se compose d'une sorte de casque colonial, surmonté d'un cadre orientable, de deux lampes minuscules, et d'un bouton d'accord placé à l'avant. L'écouteur, qui vient se coller contre votre oreille, est fixé sous le bord gauche du chapeau. Ce couvre-chef original, qui ne pèse pas plus de 350 grammes, est vendu en Amérique pour 8 dollars (soit 2.800 fr. franc.).



ET L'EMPEREUR CAPITULA



AU temps de Napoléon, toutes les dames du monde portaient des châles de Cachemire qu'on importait de l'Hindoustan.

Or, un jour, l'Empereur décida que plus un seul châle de Cachemire n'entrerait en France. « Les femmes n'auront qu'à s'en passer », décréta-t-il. Toutes les dames furent au désespoir ! Jamais elles ne pourraient vivre sans leurs beaux fichus de soie, si chauds et si pratiques contre les maux de têtes, maux de dents, etc. Un matin que l'impératrice arborait encore un de ces châles, Napoléon, excédé, le mit en pièces. Mais le lendemain... l'été en portait un autre. L'Empereur s'en fut alors inspecter la garde robe de sa femme, et n'y trouva pas moins de trois cent cinquante fichus de Cachemire ! « Mais puisque c'est la mode ! » gémissait Joséphine. L'Empereur, désarmé, capitula.

CE QU'IL EN COUTE DE SE LOGER

Si vous gagnez 100 francs, vous payerez pour vous loger : en France, 2 fr. 50; en Russie, 10 francs; en Suisse, 13 fr. 50; au Danemark, 15 fr. 50; en Allemagne, 17 fr. 50; en Belgique, aux Etats-Unis, en Autriche : 20 francs; en Grande-Bretagne, 22 fr. 50; au Canada, 27 fr. 50.

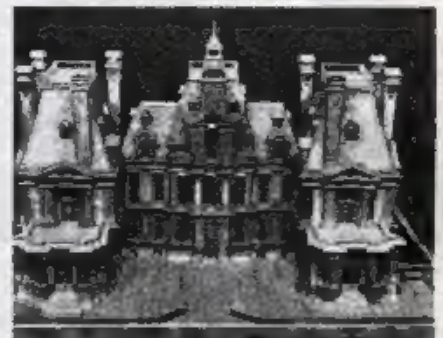
Horiz. : 1. Ville de Belgique. - 2. Enduire de cire. - 3. Dérober. - 4. Pleuve côtier de France; Colori du visage. - 5. Pronom; Parcourue des yeux. - 6. Caractère de l'alphabet; Carte à jouer. - 7. Pronom. - 8. Siège principal. - 9. Multitude.

Vertic. : 1. Oignon. - 2. Carte que représente ce dessin. - 3. Préfixe; Imitation. - 4. Argile rouge ou jaune; Postes. - 5. Céder pour un temps; Lettre grecque. - 6. Donne de l'air; Greffer une ente sur. - 7. Voie ferrée; Note. - 8. Amas de brouillards. - 9. Possessif.

Solution des mots croisés du N° 50.

Horiz. : 1. Ica. - 2. Mol. - 3. Ame. - 4. Co. - 5. Etc. - 6. Sire. - 7. Vol. - 8. Ede. - 9. Eu. - 10. lo. - 11. Rall. - 12. Us. **Vertic.** : 1. Images; Li. - 2. Locomotive; Or. - 3. Ale; Erode; Au. - 4. Eleusis. - 5. Il.

MAISONS-LAFFITTE... EN ALLUMETTES !

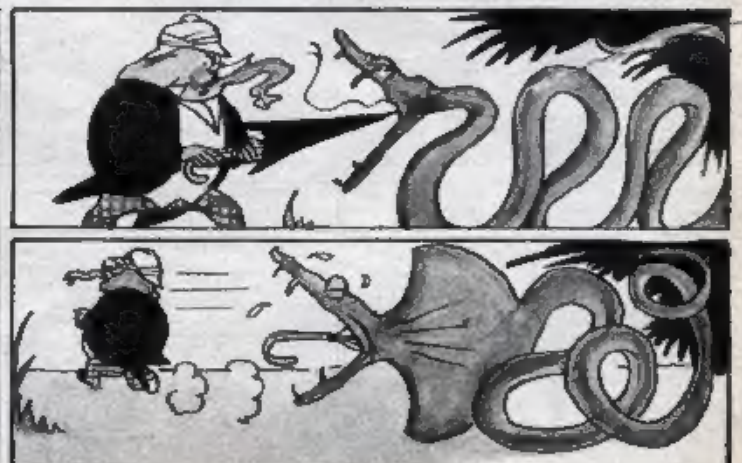


C'EST un musicien de Genève, Monsieur M.G. Massa, qui a réalisé cette maquette, reproduction exacte du chateau de Maisons-Laffitte, près de Versailles. Il a employé pour tout matériel... 25.557 allumettes, et le bois de 588 boîtes à allumettes. Ce chef-d'œuvre d'habileté et de patience représente 2.450 heures de travail. Voilà qui mérite un coup de chapeau, n'est-il pas vrai ? (Photo Wassermann.)



LE BON CHOCOLAT "Côte d'Or". VOUS OFFRE :

Les Etonnantes Aventures de Mr Coudor : LE SYSTEME "PARAPLUIE"



LE MYSTÈRE de la GRANDE PYRAMIDE

TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS

La police a découvert la retraite d'Oirik au Shepherd's Hotel. Kama, et Mortimer s'y rendent aussitôt, mais Oirik et ses complices réussissent à tromper la vigilance du professeur, et s'esquivent à la barbe des policiers.



Vingt minutes plus tard, dans un coin de l'"Arabic Hall"...

Eh bien, docteur ?

Rien de grave ; dans quelques instants, il n'y paraîtra plus !



A ce moment rentrent les policiers que le commis-saire avait lancés à la poursuite de la "Lincoln"...

Ah, vous voilà !... Alors ?...



Rien, commissaire. Ils nous ont semés avec une aisance déconcertante.

Je l'appréhendais. Avec l'avance qu'ils avaient, c'était inévitable, et sauf...



Mais un appel lui coupe la parole...

Kamal !

Hello, Mortimer !



Ah, enfin, vous voilà réveillé !

Oui... et je viens d'entendre le rapport de vos hommes ! Ainsi je les ai laissés filer ! Dammad !...



Ne vous tourmentez pas ! Ce n'est pas votre faute s'ils ont réussi à vous faire avaler un soporifique...

Quoi ? Un soporifique ?... C'était donc ce maudit café ?... Mais le boy qui m'a servi, l'avez-vous interrogé ?



Impossible ! Il a disparu ! Un complice, naturelle-ment... De plus, la perquisition de l'appartement et des bagages n'a rien donné. Une fois de plus la piste est brouillée, mais il nous reste Mr Abdul, et celui-là, je vous le promets, va faire connaissance avec la manière forte !...



Oui, c'est notre dernière chance, mais avant d'en arriver là, laissez-moi tenter quelque chose. J'ai mon idée...

Soit ! Mais après cela, fini ! Je le fais coffrer ! Il nous a assez roulés et oisifs-là !



Cependant, curieuse coïncidence, arrivés dans leur nouvelle retraite, Oirik et son complice discutent eux aussi le cas d'Abdul...

C'est cet idiot qui est la cause de tout !



Naturellement, le gars a pris peur et...

... et quand un gars de ce genre prend peur, il n'est pas de gaffe qu'il ne commette... Aussi, il va falloir aviser !...



La nuit, après-midi, au Musée, Abdul, rongé d'inquiétude, s'en va aux plus sombres pressentiments, et se saie en vain de poursuivre son travail...



Mais la porte qui s'ouvre brutalement le fait sursauter.

Ya Salam ! Vous m'avez fait peur !...



Ah ! vraiment ? Eh bien, vous avez encore bien plus peur lorsque vous m'avez entendu... JE SAIS TOUT !...

Quoi ?... Que... que voulez-vous dire ?...



Je veux dire que je connais vos accointances avec la bande Oirik, alias Hilton !... Dois-je préciser ?

Vous... vous savez ?... Malheur sur moi !



Anéanti, Abdul s'écroule sur son siège...

Oui, la partie est perdue pour vous, et il serait imprudent d'essayer de finasser plus longtemps. Je suis certain que vous avez été entraîné dans cette affaire, malgré vous ; de ce fait, je serais assez disposé à intercéder en votre faveur, à condition que vous fassiez preuve de la plus entière franchise. Il vous reste une unique chance de vous racheter... Parlez !...

Eh bien, tant pis !... Je vais tout vous dire...